

**POURQUOI LES GRECS SE SONT-ILS RÉPANDUS À TRAVERS LA
MÉDITERRANÉE AUX VIII^E ET VII^E SIÈCLES AV. J.-C.?**

Par Jean-François Charbonneau
jchar021@uottawa.ca

Travail présenté à la Faculté des arts de
L'Université d'Ottawa, pour le cours
CLA 2501, donné par le professeur
G. Greatrex, le 9 octobre 2007

Tout comme le genre de l'épopée homérique transmet un style, avec un certain nombre de thèmes et de qualificatifs qui s'y répètent, dû sans doute aux contraintes de la tradition orale dont elle découle, les discussions sur les mouvements des Grecs du VIII^e au VII^e siècle avant notre ère doivent, semble-t-il, être formulées pour susciter la polémique. De prendre position trop tôt et avec trop de vigueur dans ce cas-ci ne fait que démontrer le manque de souplesse de l'idéologue. Ainsi, avant d'offrir un certain nombre de pistes sur les motivations possibles du peuple grec expliquant leurs lancées vers cette eau azurée de la Méditerranée, nous soulignerons d'abord les multiples mises en garde des divers auteurs sur trois aspects du sujet qui nous intéresse : la traduction épineuse de la langue et de ses pièges, la validité des textes des Anciens, et les problèmes de la datation et de l'interprétation des données archéologiques. Fort de ces mises au point, nous procéderons ensuite à l'étude des raisons des déplacements des Grecs selon une division qui reflète toute la complexité de l'être humain et non pas seulement les deux catégories d'historiens qui les suggèrent, soit anciens, soit modernes, avec une attention toute particulière sur le cas de Cyrène. Finalement, nous nous pencherons sur l'influence qu'a pu exercer l'oracle de Delphes sur les mouvements de population.

Voyons premièrement les diverses mises en garde que les auteurs consciencieux nous prodiguent. En effet, le débat commence avant même que la question soit posée. Dans le cas qui nous intéresse, la question «Pourquoi les Grecs se sont-ils répandus?» ne devrait offenser personne, cependant, toute discussion autour du mot «colonisation» serait cependant anachronique. John Boardman, dans son article intitulé *Aspects of 'Colonization'* nous renseigne premièrement sur le mot d'origine *Apoikia*, signifiant

simplement «a home away from home»¹. Il poursuit en indiquant que les mots colonie et colonisation découlent du mot Latin *colonia* qui porte en lui plusieurs références à des comportements impérialistes Romains et modernes. Il nous met bien en garde de ne pas voir un comportement impérialiste là où la réalité géographique ne permet pas une telle unité politique². Mise en garde semblable chez Jonathan Hall. L'auteur pose un regard très critique sur ce que l'on croit savoir au sujet de cette période dans son oeuvre *A History of the Archaic Greek World*. Il y souligne qu'il est douteux que l'on puisse vraiment faire la distinction entre la période précédente où l'on accepte qu'il y ait eu migration et la période du VIIIe siècle où l'on insiste sur la nature coloniale des déplacements.³ Un demi siècle auparavant, nous avons la même caution chez Jean Bérard qui fait un rapprochement entre *apoikia* et le mot «émigration», proposant l'image d'un essaim d'abeilles, il écrit :

Un essaim d'abeilles, lorsqu'il est devenu trop nombreux et se trouve avoir deux reines, se scinde, on le sait, en deux essaims, dont le premier reste sur place avec l'une des deux reines, cependant que le second, sous la conduite de l'autre reine, va s'établir ailleurs et y constitue une communauté entièrement distincte et indépendante de la première.⁴

La seconde difficulté qui plane sur l'étude du mouvement des Grecs à cette époque est la question de la validité des textes qui nous sont parvenus de cette époque. Le type, le style, le but, la concordance de chacun d'entre eux doit être analysé avant d'en tirer quelques conclusions. Une œuvre qui attaque de front cette question est «La ruche grecque et l'empire romain» de Françoise Létoublon. Cependant, tel qu'indiqué en

¹ BOARDMAN, John, *Aspects of "Colonization"*, Bulletin of the American Schools of Oriental Research, No. 322 (May, 2001), p. 34.

² BOARDMAN, J., *Aspects of "Colonization"*, p. 34.

³ HALL, Jonathan M., *A History of the Archaic Greek World*, Blackwell publishing, Oxford, U.K., 2007, p. 95.

⁴ BERARD, Jean, «L'expansion et la colonisation grecques jusqu'aux guerres médiques», Édition Montaigne, Paris, 1960, p.13.

préface, lorsqu'elle justifie le choix des œuvres présentées, elle écrit : «C'est l'intérêt littéraire ou historique qu'ils présentent, parfois les deux à la fois, qui fut notre mobile principal...»⁵ L'historien, il est clair, doit se méfier des textes à intérêt purement littéraire. Dans le même ordre d'idées, Jonathan Hall souligne qu'il est juste de remettre en question les récits des auteurs anciens. Il écrit :

*In assessing the historicity of the foundation stories it is legitimate to ask exactly how the memory of episodes that were supposed to have taken place in the eight and seventh centuries was accurately preserved over approximately 300 years.*⁶

Il y a ensuite le problème de l'archéologie, où plus précisément, de son interprétation. Prenons par exemple la confrontation des informations des écrits anciens aux données archéologiques. Hall souligne le fait qu'il y a des concordances douteuses entre l'archéologie et la tradition découlant du fait que la datation de la céramique est basée par exemple en Sicile, sur les écrits de Thucydide. Il conclut donc à une argumentation circulaire. De plus, il souligne qu'il nous est impossible de savoir si nous avons trouvé les céramiques les plus anciennes de ces sites. Il écrit :

*To what extent does archaeological evidence confirm or refute the information provided by literary sources? With regard to foundation dates we need to be wary about resorting to a circular argument...*⁷

Finalement, il y a aussi la question difficile que relève John Boardman sur le fait que nous ne connaissons que les colonies qui ont survécu. Il écrit :

*Our maps of colonization almost certainly conceal a very great deal more activity than the proved colonies and settlements demonstrate. History and archaeology are hard on failures.*⁸

Il sera donc nécessaire d'étudier les diverses raisons du déplacement des Grecs avec parcimonie.

⁵ LETOUBLON, Françoise, «La ruche grecque et l'empire romain», Ellug, Grenoble, 1995, p. 9.

⁶ HALL, J. M., *A History of the Archaic Greek World.*, p. 104.

⁷ HALL, J. M., *A History of the Archaic Greek World.*, p. 106.

⁸ BOARDMAN, J., *Aspects of "Colonization"*, p. 38.

Fort de ces multiples mises en garde sur la langue et sur les sources, nous devons maintenant tenter de présenter une liste complète des raisons jusqu'à date suggérées pour expliquer le mouvement de population. Il est tentant d'organiser la division des diverses raisons pour le déplacement des Grecs par rapport aux deux sources possibles : soit les auteurs anciens ou les auteurs modernes. Ce type de division cependant, risque de créer une relation entre la source qui propose l'argument et sa validité. Une idée qui nous a semblée tout à fait remarquable est plutôt celle de Robin Osborne dans son livre intitulé *Greece in the Making, 1200-479 BC*, qui affirme qu'il est toujours très difficile de savoir si cette population a été poussée à l'action par des contraintes ou plutôt si elle a volontairement sauté vers de nouvelles possibilités offertes par sa très grande mobilité⁹. Il nous semble utile de présenter les divers éléments de réponse en terme des raisons centrées sur le sujet lui-même, c'est-à-dire les Grecs. Ainsi il nous est possible d'affirmer qu'il y aurait eu des raisons contraignantes qui forcèrent un Grec à se déplacer mais aussi des stimuli positifs le motivant à l'aventure. La division en deux catégories vient ainsi renforcer l'idée de la complexité du sujet et non l'opposition de deux camps d'historiens.

Débutons donc avec les causes contraignantes du départ de ces populations. Les problèmes agraires, tant le manque de terre ou la *sténochôria* que ceux causés par la sécheresse, l'essor de la population, les problèmes politiques forçant l'exile sont, sans aucun doute, les éléments principaux du déplacement forcé. Le cas de Rhégion, une colonie chalcidienne, illustre très bien les problèmes agraires. L'analyse qu'on en fait

⁹ OSBORNE, Robin, *Greece in the Making, 1200-479 BC*, Routledge, London, 1996, p. 119.

chez Létoublon est utile tant pour son examen des sources anciennes que pour la discussion des auteurs modernes sur leurs véracités. Elle écrit :

Pour ce qui est des raisons de la colonisation, on remarquera la mention (chez Héraclide Lembos, Diodore et Strabon) d'une disette en Eubée, qui aurait contraint les habitants de Chalcis à consacrer par décimation une partie de ses habitants à Apollon...¹⁰

Du même élan cependant, elle précise que certains auteurs modernes tel que G. Valet, sont sceptiques sur cette question. Ce dernier y percevrait plutôt un désir chez la colonie voisine de Zancle, établie précédemment, de contrôler plus complètement le Déroit grâce à cette collaboration avec Chalcis.

Le second cas évoqué au sujet des problèmes agraires est celui de Cyrène, en Afrique du Nord, colonisé par des hommes venus de l'île de Théra. On fait ici appel au récit d'Hérodote, tant chez Létoublon que chez Dillon, pour faire ressortir les éléments dits historiques. On cite *Histoires*, au livre IV, où l'on y retrace les divers oracles qui furent donnés au chef d'expédition colonisatrice, l'oikiste, mais plus précisément pour le cas qui nous intéresse, on y fait mention de la sécheresse qui perdure sur l'île de Théra. Il écrit :

Mais, pendant sept ans par la suite, il ne plut pas à Théra, et, pendant ce temps, tous les arbres qu'ils avaient dans l'île, à l'exception d'un seul, séchèrent. Les Théréens consultèrent l'oracle; la Pyrhie répondit par l'ordre déjà donné d'envoyer une colonie en Lybie.¹¹

Cette version des faits est acceptée chez Delorme qui voit la famine et la sécheresse comme étant les raisons primaires de la colonisation. Il écrit :

Essentiellement agraire à l'origine, le mouvement colonial a longtemps conservé ce caractère. Dans la seconde moitié du VIII^e siècle encore, c'est la famine consécutive à une sécheresse de plusieurs années qui obligea l'île de Théra à exporter une partie de ses habitants en Afrique

¹⁰ LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain», p.105.

¹¹ HÉRODOTE, «Histoires», livre IV, 151, cité par LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain» p.159.

ou, bien à contrecœur et après maintes mésaventures, ils allèrent s'établir à Cyrène.¹²

C'est donc dire que les sources anciennes utilisent à plusieurs reprises comme cause de la colonisation les forces de la nature : l'expression du désir des dieux. Chez Létoublon, on insiste sur le fait que ces récits de fondation semblent démontrer le fait que ces nouvelles Cités auraient été prédestinées, soumises à la volonté des dieux.¹³ Ce sont donc des récits qui ont pour effet, volontaire ou non, de déculpabiliser l'effort colonial qui serait poussé, contre son gré, à prendre contrôle d'un territoire lointain.

Dans le même ordre d'idées, certains auteurs proposent comme motivation coloniale l'essor de la population. Françoise Létoublon fait ressortir dans un texte de Velléus Patecullus, qu'elle traite elle-même d'historien assez médiocre¹⁴, le départ des Ioniens d'Athènes. Elle cite l'auteur :

Par la suite un grand nombre de jeunes Grecs cherchant, en raison de la surpopulation, à s'installer ailleurs, se répandirent en Asie. Les Ioniens quittèrent Athènes sous la conduite d'Ion occupèrent la partie la plus fameuse de la région côtière, que l'on appelle encore aujourd'hui Ionie, et y établirent les villes d'Éphèse, Milet, Colophon, Priène, Lébédos, Myonte, Érythrée, Clazomènes Phocée (...)¹⁵

Malgré l'apparente précarité de la force de ce témoignage, qui est utile surtout pour démontrer que cette idée de surpopulation existait déjà chez les Anciens, d'autres exemples de ce même problème ont été générés par certains historiens modernes grâce aux techniques archéologiques. En effet, comme le souligne Cawkwell dans son article intitulé *Early Colonisation*, un lien de causalité a été créé entre l'accroissement de la population au huitième siècle et l'émergence d'un mouvement colonial. Cependant, il

¹² DELORME, Jean, «La Grèce primitive et archaïque», Librairie Armand Colin, Paris, 1969, p. 41.

¹³ LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain», pp.164 – 165.

¹⁴ LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain», p. 75.

¹⁵ VELLÉUIS PATECULUS, *Histoire romaine*, I, 1-4 cité par LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain», p. 75.

nous met en garde d'entrée de jeu, que cette explosion démographique, soutenue par certains tel que Snodgrass, est improbable statistiquement. Il propose plutôt que l'outil de mesure démographique utilisé, dans ce cas-ci, les sites funéraires, est inadéquat puisqu'il est possible que les méthodes d'inhumations aient changé à cette période. Il décrit la réalité d'une telle explosion démographique en ces termes :

There is no precise line between a state's not being overpopulated and its being so. As the available supply of food is more thinly spread, Nature and human resourcefulness strive to establish an equilibrium between supply and demand. If there ever was a time in the archaic age of Greece when population increased by as much as a quarter of the rate postulated by Snodgrass, we may be sure that the less abundant the supply of food became, the slower the rate of increase. If warfare against neighbours or piracy could not provide, lack of full nourishment prepared the way for disease to trim numbers, and when there was a shortfall, famine and pestilence had their way.¹⁶

Cawkwell préférera plutôt comme explication à ces mouvements de population, ce dont il était question dans l'exemple de Théra, soit la sécheresse. Il écrit :

Certainly if plain over-population had been the root cause of colonisation (which this paper begs leave to doubt), the coincidence of so many states reaching the point of boiling over at much the same time would be greatly amazing. Given that severe and widespread droughts recurred in the Greek world, one is inevitably drawn to the hypothesis that the root cause of colonisation was climatic disaster. Only for Chalcis is it attested in the eighth century (Strabo 6.1.6 257c), but, as Thucydides shows, drought was too much part of Greek life to require mention.¹⁷

Chez Hall, on reprend la presque totalité de ces arguments en y ajoutant le concept de la transmission des terres de pères en fils. La division des terres entre plusieurs frères auraient pu, précise l'auteur, finir par être insuffisante à la subsistance des diverses familles. Ainsi, il postule que les plus jeunes frères auraient été forcés de partir en quête

¹⁶ CAWKWELL, G.L., *Early Colonisation*, The classical Quarterly, New Series, Vol 42, No. 2. (1992) pp. 293-294.

¹⁷ CAWKWELL, G.L., *Early Colonisation*, p. 302.

de nouvelles terres, avec une animosité reflétant celle d'Hésiode, ce qui expliquerait les grandes distances entre la Cité mère et la colonie. Il écrit :

*Smaller inheritances with reduced productivity could certainly offer one explanation as to why people should have moved, but resentment at what were perceived as inequitable divisions between siblings may account, at least in part, for why these new settlements were so far from home.*¹⁸

Il faut dire que de telles conjectures sont quelque peu étonnantes de la part d'un auteur qui, en toute autre matière, tend à agir comme un bain d'acide sur les vieilles théories encrassées de tradition. Sa conclusion est cependant bien plus nuancée.

Le troisième facteur contraignant que nous mettrons en relief est celui des problèmes politiques, tel que l'exile. L'exemple saillant documenté par les Anciens est l'exil des Parthénies devant quitter la Lacédémonie pour aller fonder la ville de Tarente. Françoise Létoublon utilise des passages de Strabon (VI, 3, 2), de Pausanias (livre X, 6-8), de Diodore (VIII, 21,3) et de Justin (*Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée*, livre III, chap. IV) pour en esquisser les détails. C'est cependant seulement chez Strabon et chez Justin que nous retrouvons des descriptions attestant du problème politique causé par les Parthénies, les deux autres auteurs étant plus utiles pour leurs descriptions de l'Oracle reçu.¹⁹ Antiochos, d'après Strabon, écrit :

Les espions ayant secrètement fait leur rapport sur les dispositions prises par Phalanthos et par ses compagnons, un héraut s'avança, tandis que commençaient les jeux, et annonça qu'il était interdit à Phalanthos de mettre un bonnet sur sa tête. Comprenant qu'on avait dénoncé leur complot, les uns s'enfuirent, les autres demandèrent grâce. On les plaça sous bonne garde, tout en les invitant à prendre courage, et Phalanthos fut envoyé à Delphes consulter l'oracle sur l'éventualité d'une fondation de colonie.

¹⁸ HALL, J. M., *A History of the Archaic Greek World*, p. 116.

¹⁹ STRABON, VI, 3,2, cité par cité par LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain», p. 122.

Chez Justin, on retrouvera un récit sensiblement le même pour ce qui a trait de l'exil.²⁰

Il nous est donc maintenant possible d'affirmer qu'il y a eu des raisons qui ont contraint certains peuples de Grèce à quitter leur Cité mère pour aller fonder de nouvelles colonies. La géographie de cette région et ses nombreux désastres naturels ont été de réelles limites à l'épanouissement de certaines villes. Nous devons cependant demeurer prudent face à l'idée d'une expansion démographique déchaînée. De plus, certaines tensions politiques ont aussi poussé des gens vers de nouveaux horizons.

Regardons maintenant les causes qui découlent des possibilités offertes aux Grecs de cette époque. Trois raisons qui peuvent avoir motivé le départ de ces colons sont le désir de trouver un sort meilleur, la mobilité accrue et le désir d'effectuer des échanges commerciaux avec leurs voisins. Chez Jean Delorme tout particulièrement, l'idée d'un mouvement de masse à la fin du VIII^e siècle est central. Il écrit :

L'idée d'aller s'y établir pour y trouver un sort meilleur est sans doute la cause principale de l'essor du mouvement colonial dans le dernier tiers du VIII^e siècle. Ce n'est cependant pas la seule. L'esprit d'aventure n'y a sûrement pas été étranger et peut-être est-on en droit de soupçonner dès le début des préoccupations économiques.²¹

Chez Robin Osborne, on retrouve le même concept, qu'il exprime ainsi :

*Making a new settlement abroad required not simply isolated, individual hopes or crises, but some common expectation of a better life elsewhere, some common threat to be escaped, or common goal to be acquired.*²²

Mais pour expliquer ce fourmillement d'activités sur le pourtour de la Méditerranée,²³ il est maintenant essentiel de discuter brièvement de la très grande mobilité des Grecs à cette époque. Osborne l'accepte en ces termes : «Individuals were highly mobile in the

²⁰ JUSTIN, *Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée*, livre III, chap. IV, cité par LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain», p. 126.

²¹ DELORME, J., «La Grèce primitive et archaïque», p. 37.

²² OSBORNE, R., *Greece in the Making, 1200-479 BC*, p. 125.

²³ Jeu sur la formule de Platon.

Greek world of the Iron Age.»²⁴ Dans son article intitulé *Aspects of 'Colonisation'* John Boardman nous résume les avantages de la navigation sur la Méditerranée en ces termes :

*The Mediterranean is easy to navigate: no tides to speak of, a capacity for some stormy weather but nothing like the open ocean, and hardly any real need ever to be out of sight of land or out of reach of fresh water. There is hardly any need at all for open-sea voyages, and there are convenient currents and winds for some desirable passages, as from Greece to north Africa and up along the Levant coast.*²⁵

De plus, comme le relate Jean-Nicholas Corvisier dans son livre intitulé «Les Grecs à la période archaïque (milieu du IXe siècle à 478 av. J.-C.)», les Grecs avaient des moyens de navigation importants à cette époque. Il nous renseigne sur la pentécontère et la dière et sur l'apparition éventuelle de la trière. Il était ainsi possible de transporter des centaines de Grecs à la fois dans des navires pour aller fonder une colonie.²⁶

C'est donc avec ces informations en toile de fond que nous pouvons maintenant entrevoir le troisième item qui surgit, ou plus précisément resurgit à l'époque du fer : l'importance des échanges commerciaux. Chez Létoublon on met l'accent tout particulièrement sur les développements récents des analyses de fouille archéologique.

Elle écrit :

L'analyse des découvertes archéologiques a montré que le commerce était intense et florissant à cette époque en Méditerranée : les Grecs avaient besoin de matériaux à travailler, en particulier des métaux ; dans l'autre sens l'archéologie montre l'importance des terres cuites importées de Grèce en Italie, des amphores de vin, des potiers et peintres connus en Grèce et dont la signature, ou dont le style est imité dans les tombes de l'aristocratie indigène et étrusque.²⁷

²⁴ OSBORNE, R., *Greece in the Making, 1200-479 BC*, p. 119.

²⁵ BOARDMAN, J., *Aspects of "Colonization"*, p. 34.

²⁶ CORVISIER, Jean-Nicholas, «Les Grecs à la période archaïque (milieu du IXe siècle à 478 av. J.-C.)», Ellipses, Paris, 1996, p. 43.

²⁷ LETOUBLON, F., «La ruche grecque et l'empire romain», p. 68.

Dans le même sens, on pourra retrouver l'exemple de Pithécuse chez Osbourne qui démontre clairement l'intérêt des Grecs pour les métaux et des réseaux d'échange qui devront être créés pour soutenir les développements reliés aux technologies du fer.²⁸ Plus tard, on parlera plutôt de Cumes, comme le fait Dominic W. Rathbone dans son article «Colonization, Greek» pour le livre *The Oxford Companion to Classical Civilization* comme étant la progression naturelle du développement des expéditions dans cette région. Il écrit :

*Cumae was a logical extension of the pre-colonial Euboean venture at the emporion (trading place) of Pithecusae (mod. Ischia), itself a result of earlier commercial experience—not least in a Levant that had been aware of western resources (Sardinia) since the bronze age.*²⁹

C'est ainsi que nous pouvons tirer quelques conclusions sur les motivations des Grecs. Si les auteurs anciens mettent beaucoup d'emphasis sur les problèmes contraignant les colons au départ forcé, l'idée plus récente d'un peuple en pleine ébullition qui se lance à l'aventure émerge aujourd'hui. Grâce aux découvertes archéologiques récentes, nous pouvons affirmer que les Grecs étaient très actifs à cette époque et qu'ils bénéficiaient d'une mobilité très importante. Ainsi des villes furent établies dans des régions même très éloignées afin d'y faire le commerce.

Il nous semble donc judicieux d'afficher certaines réserves lorsque l'on tente de déterminer quelle aurait été la raison la plus importante pour la colonisation grecque. Vouloir choisir une raison première du déplacement de milliers de Grecs est en quelque sorte vouloir les réduire à un schéma d'êtres humains habitant une terre possédant cette

²⁸ OSBORNE, R., *Greece in the Making, 1200-479 BC*, p. 126.

²⁹ RATHBONE, Dominic W. "Colonization, Greek" *The Oxford Companion to Classical Civilization*. Ed. Simon Hornblower and Antony Spawforth, Oxford University Press, 1998.

seule dimension. Nous nous rapprocherons plutôt d'une analyse telle celle de Dominic Rathbone qui résume le problème ainsi :

The factors that influenced any given colonizing city, or indeed the foundation of any given colony, were inevitably many and various: it is not possible to compile a generally applicable assessment of the interlocking claims of overpopulation and land hunger at home, opportunities for commercial or social advancement abroad, 'internal' (Greek vs. Greek) rivalry and reaction to external pressure. No less various were the relations between colony and mother city, and the effects of Greek colonization on the indigenous inhabitants of the regions colonized. Many different natural resources were doubtless targeted for exploitation, and markets were accordingly displayed by all ancient and most modern commentators on colonial matters.³⁰

Une formule qui semble faire écho à cette réalité est celle de Hall lorsqu'il écrit: «haphazard movement of various peoples for various reasons over a number of generations.»³¹ Ce n'est donc pas qu'il faut être défaitiste dans l'analyse des mouvements de population, mais plutôt qu'il ne faut pas tenter de se limiter à un modèle simple d'une réalité complexe.

Un dernier élément que nous devons étudier lorsque l'on parle de la colonisation grecque est l'influence qu'a pu avoir l'oracle de Delphes. Nous trouvons dans plusieurs récits rapportés par les anciens une mention d'un voyage fait par l'oikiste à Delphes afin d'y consulter l'oracle pour y recueillir la volonté d'Apollon, le dieu fondateur. L'opinion des auteurs modernes varie grandement sur son importance. Robin Osbourne apporte comme argument de son rôle important la valeur des biens votifs laissés dans le sanctuaire de Delphes. Il suffit de penser à l'aurige de Delphes pour s'en convaincre. Il précise cependant que son rôle était principalement politique et non pas un centre d'information. Il le résume ainsi :

³⁰ RATHBONE, D. W. "Colonization, Greek".

³¹ HALL, J. M., *A History of the Archaic Greek World*, Blackwell publishing, p. 117.

A story of Delphic intervention provided the ideal way of covering up the fact that a group had been thrown out, or of turning a pioneering individual into a state representative. And the more accurate the oracle could be made to seem the greater the authority that could be ascribed to it.³²

Si certains voulurent lui attribuer un rôle directeur, d'autres préférèrent reléguer l'oracle à une forme de superstition commode. C'est le cas entre autres chez Delorme. Voici comment il présente la chose :

Avant le départ, on allait consulter un oracle, celui de Delphes le plus souvent. On en a conclu que ce sanctuaire a joué un rôle directeur dans le mouvement colonial, orientant les émigrants vers les sites les plus favorables et amortissant les conflits. Cette théorie ne rencontre plus guère de créance, du moins pour le VIII^e siècle. S'il est vrai que sa consultation est une pratique très générale, le souci des Grecs de ne rien entreprendre sans l'approbation divine suffit assez à l'expliquer.³³

Même conclusion chez Matthew Dillon et Lynda Garland qui parlent de l'importance du site de Delphes pour la colonisation, mais non pas comme centre d'information puisque les Cités mères connaissaient déjà leur destination avant la consultation.³⁴ Nous retiendrons tout de même, comme chez Corvisier, les indications qu'ils apportent. Il écrit :

Ils indiquent, de façon presque automatique, le motif, les lieux, parfois la date de la fondation, toujours les dieux à transporter ; ils mentionnent enfin la nécessité de fixer les tombes des héros fondateurs.³⁵

C'est donc dire qu'aujourd'hui, il y a un certain refus des témoignages des Anciens en matière d'importance de l'oracle. On y voit plutôt des tactiques politiques qui servent les fins des Cités mères, et des superstitions ou tout simplement une source d'informations divers, utile à nos historiens.

³² OSBORNE, R., *Greece in the Making, 1200-479 BC*, p. 207.

³³ DELORME, J., «La Grèce primitive et archaïque», p43.

³⁴ DILLON, M. and GARLAND, L., *Ancient Greece Social and Historical Documents from Archaic Times to the Death of Socrates (c 800 – 399 BC)*, Routledge, London and New York, 1994, p. 3.

³⁵ CORVISIER, J. N. «Les Grecs à la période archaïque (milieu du IX^e siècle à 478 av. J.-C.)», pp. 46-47.

Alors, à la question initiale, nous pouvons maintenant répondre que les Grecs se sont répandus à travers la Méditerranée pour une multitude de raisons. Ces raisons, expression de diverses réalités géographiques dans lesquelles baignaient des groupes d'hommes qui n'avaient souvent en commun que leur langue et leurs dieux, reflètent cette diversité. Il nous est possible de les regrouper dans diverses structures qui tendent pourtant à être plus éloquentes pour leurs auteurs que pour leur sujet. Néanmoins, nous pouvons évoquer des raisons qui contraignent au départ tel que la géographie qui limite grandement les terres agraires, les problèmes politiques et avec une certaine réserve, l'expansion démographique. De plus, le goût de l'aventure et la mobilité accrue ont permis le développement de sites d'échanges, initialement les *emporía*, qui viendront soutenir les besoins nouveaux en métaux tel que le fer. Finalement, malgré les témoignages fréquents chez les auteurs anciens, les historiens modernes tendent à vouer à l'oracle de Delphes un rôle simplement politique.

BIBLIOGRAPHIE

- BERARD, Jean, «L'expansion et la colonisation grecques jusqu'aux guerres médiques», Édition Montaigne, Paris, 1960, 178p.
- BOARDMAN, John, *Aspects of "Colonization"*, Bulletin of the American Schools of Oriental Research No. 322 (May, 2001), pp. 33-42
- CAWKWELL, G.L., *Eary Colonisation*, The classical Quarterly, New Series, Vol 42, No. 2. (1992) pp. 289-303
- CORVISIER, Jean-Nicholas, «Les Grecs à la période archaïque (milieu du Ixe siècle à 478 av. J.-C.)», Ellipses, Paris, 1996, 192 p.
- DELORME, Jean, «La Grèce primitive et archaïque», Librairie Armand Colin, Paris, 1969, 373 p.
- DILLON, M. and GARLAND, L., *Ancient Greece Social and Historical Documents from Archaic Times to the Death of Socrates (c 800 – 399 BC)*, Routledge, London and New York, 1994, 472 p.
- HALL, Jonathan M., *A History of the Archaic Greek World*, Blackwell publishing, Oxford, U.K., 2007, 320 p.
- LETOUBLON, Françoise, «La ruche grecque et l'empire romain», Ellug, Grenoble, 1995, 367 p.
- OSBORNE, Robin, *Greece in the Making, 1200-479 BC*, Routledge, London, 1996, 396 p.
- RATHBONE, Dominic W. "colonization, Greek" *The Oxford Companion to Classical Civilization*. Ed. Simon Hornblower and Antony Spawforth, Oxford University Press, 1998.